

**La pécheresse pardonnée**  
**(Lc 7, 36 – 8, 3)**  
**Homélie du 11<sup>ème</sup> dimanche ordinaire C**

Il y aurait beaucoup d'enseignements à tirer de l'attitude de Jésus et de Simon le Pharisien face à la femme pécheresse. Mais c'est l'attitude de cette femme qui retiendra notre attention aujourd'hui, attitude que Jésus décrit en ces termes : « *Je te le dis : si ses péchés, ses nombreux péchés, sont pardonnés, c'est à cause de son grand amour* ». Avec Jésus, contemplons ce grand amour de la femme pécheresse, qu'elle manifeste par trois gestes que décrit Jésus lui-même. Nous y puiserons un exemple qui nous permette à nous aussi de revoir notre rapport au péché et notre rapport à celui qui pardonne les péchés afin d'obtenir ainsi le pardon de nos péchés.

Premier geste : « *Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as pas versé de l'eau sur les pieds ; elle, elle les a mouillés de ses larmes et essuyés avec ses cheveux* ».

Cette femme manifeste son grand amour pour Jésus par le don des larmes, ce que les mystiques appellent « la componction » qui est, selon saint Jean Climaque, « *une tristesse de l'âme, une disposition du cœur pénétré de douleur, un remords perpétuel de la conscience* »<sup>1</sup>. Reconnaissons que peu d'entre nous possédons ce don des larmes, sans doute parce que nous avons perdu le sens de la transcendance de Dieu et de la gravité du péché. Il faut reconnaître que la notion de péché n'a plus bonne presse aujourd'hui et certains même préfèrent lui substituer la notion de « fragilité », ce qui, ramenant le péché à une notion purement psychologique, en élimine toute notion de culpabilité. Et d'un Dieu bon et miséricordieux, n'avons-nous pas fait un Dieu « bonasse » pour lequel nous ne ressentons aucune crainte respectueuse. Il n'en est pas de même pour les grands saints au sujet desquels Dom Columba Marmion affirme : « *Se rapprochant davantage de Dieu, soleil de justice et sainteté immaculée, [ils] aperçoivent mieux les taches qui les déparent ; l'éclat, la vivacité de la lumière divine où [ils] se meuvent, fait apparaître par contraste, leurs moindres fautes et leurs défaillances dans un plus saisissant relief ; leur regard intérieur, épuré par la foi et l'amour, pénètre plus profondément les perfections divines ; [ils] ont une vue plus claire de leur néant ; [ils] mesurent mieux l'abîme qui les sépare de l'infini.* »<sup>2</sup>.

Puisse Dieu nous accorder, sur le chemin de notre retour à Lui, comme à cette femme pécheresse, sinon le don des larmes, au moins une conscience plus vive de l'horreur du péché, de notre indignité face à Lui et de la grandeur de son pardon ! Spécialement en cette année de la Miséricorde, miséricorde de Dieu qu'il ne faut jamais séparer de la sainteté de Dieu qui ne peut souffrir aucun péché et de la justice de Dieu qui châtie le pécheur, non pour le détruire mais pour le convertir.

Second geste : « *Tu ne m'as pas embrassé ; elle, depuis qu'elle est entrée, n'a pas cessé d'embrasser mes pieds* ».

Ce geste fait penser au souhait qu'exprime le début du Cantique des Cantiques : « *Qu'il me baise des baisers de sa bouche !* » (Ct 1, 1), baisers que la tradition juive interprète comme désignant le rapport oral qu'Israël a toujours entretenu avec sa Tôrâh. En effet, bien qu'écrite, la Tôrâh de Moïse a été donnée par oral, reçue par oral, transmise par oral,

<sup>1</sup> Saint Jean Climaque, *L'échelle sainte*, Abbaye de Bellefontaine, Spiritualité orientale n° 24, 1978, p. 113.

<sup>2</sup> Bienheureux Dom Columba MARMION, *Le Christ, idéal du moine*, Desclées de Brouwer, 1936, p. 210.

interprétée par oral. Comme le dit le Deutéronome : « *La Tôrah n'est pas loin de toi : elle est dans ta bouche et dans ton cœur* » (Dt 30, 14). Par ce rapport oral, Israël n'a cessé de couvrir de baisers sa Tôrah.

Par ce second geste, la femme nous rappelle donc que notre rapport essentiel à Jésus doit être un rapport oral. Avez-vous remarqué que le geste caractéristique qui permet aux bergers de reconnaître le Messie qui vient de naître est le fait qu'il soit couché dans une mangeoire et que l'un des derniers gestes de Jésus, au soir du Jeudi Saint, est de se donner à manger, en prenant du pain azyme qui avait été donné à Israël comme geste aide-mémoire afin qu'il se souvienne d'avoir toujours la Tôrah à la bouche ? Dans le livre de l'Exode, en effet, il est dit à propos de ce pain azyme : « *Ce sera pour toi un signe sur ta main, un mémorial sur ton front, afin que la Tôrah du Seigneur soit toujours dans ta bouche* » (Ex 13, 9).

Et surtout ne restreignons pas ce rapport oral de manducation à la seule Eucharistie. Certes Jésus nous a enseigné : « *Si vous ne mâchez pas ma chair et si vous ne buvez pas mon sang, vous n'aurez pas la vie en vous* » (Jn 6) avec un concrétisme que la plupart des traductions édulcorent malheureusement en traduisant : « Si vous ne mangez pas ma chair ». Mais c'est toute la Parole de Jésus que nous devons porter à notre bouche pour la couvrir de baisers. Pendant trois ans, Jésus n'a rien écrit. Son Evangile, il l'a transmis uniquement par oral à ses apôtres et disciples. Il leur a fait manger sa Parole, comme le Bon Pasteur fait manger ses brebis. Et nous affirmons que notre célébration eucharistique comporte deux tables : la table de la Parole et la table de l'Eucharistie. La table de l'Eucharistie, la voici, c'est l'autel et nous y mangeons bien la chair du Christ. Mais la table de la Parole, où est-elle ? En réalité, nous nous contentons d'entendre la Parole qui nous est lue mais nous ne la mangeons pas, nous la lisons mais nous ne la portons pas à notre bouche, nous ne la baisons pas des baisers de notre bouche. En fait, nous nous payons de mots.

La femme pécheresse, par ce second geste, nous invite donc à redécouvrir la nécessité de ce rapport oral à Jésus, non seulement à son corps mais aussi à sa Parole. D'où l'importance de la prière liturgique des Heures où, en toute vérité, nous pouvons couvrir la Parole de Dieu des baisers de notre bouche, en la savourant physiquement par le chant et intellectuellement par le sens que nous y découvrons. Et c'est ainsi également que nous serons pardonnés de nos péchés, comme Jésus lui-même nous l'enseigne : « *Déjà vous êtes purs, à cause de la Parole que je vous ai dite* » (Jn 15, 3).

Troisième geste : « *Tu n'as pas fait d'onction sur ma tête ; elle, elle a répandu du parfum sur mes pieds* ».

A l'instar de cette femme, quel est ce parfum que nous devons nous aussi répandre sur les pieds de Jésus pour manifester notre amour et obtenir ainsi le pardon de nos péchés ? Là encore, le Cantique des Cantiques nous apporte la réponse : « *L'arôme de tes parfums est exquis, ton nom est une huile qui s'épanche* » (Ct 1, 3). Ainsi que l'a compris saint Bernard, dans son commentaire du Cantique des Cantiques<sup>3</sup>, cette huile qui s'épanche en répandant son parfum est le nom de Jésus qui, en s'exhalant de notre bouche par une répétition incessante, imprègne notre être tout entier nous faisant devenir Lui. Comme l'écrivit un moine de l'Eglise d'Orient : « *En prononçant le nom, nous intronisons Jésus dans nos cœurs, nous revêtons le Christ ; nous offrons notre chair à la Parole pour qu'elle l'assume dans son Corps mystique ;*

---

<sup>3</sup> Saint Bernard, *Sermon XV sur le Cantique des Cantiques*, P.L. t. 183, col. 483-487.

*nous faisons déborder jusque dans nos membres soumis à la loi du péché la réalité intérieure et la force du mot « Jésus ». Nous sommes ainsi rendus purs et consacrés »<sup>4</sup>.*

Encore une réalité spirituelle à redécouvrir à l'école de saint Bernard, saint Bernardin de Sienne, saint Jean Capistran, ainsi qu'à l'école de nos frères orthodoxes si attachés à cette prière du nom de Jésus. N'oublions pas qu'« *il n'est pas d'autre nom sous le ciel donné aux hommes par lequel il nous faut être sauvés* » (Ac 4, 12).

Que le Seigneur nous accorde, comme à cette femme pécheresse, d'être pardonnés de nos péchés à cause du grand amour que nous Lui aurons témoigné ! Que notre foi nous sauve pour que nous puissions aller en paix !

---

<sup>4</sup> Un moine de l'Eglise d'Orient, *La prière de Jésus*, Editions Chevetogne, 1963, p. 78.